

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 76 (1949)
Heft: 5

Artikel: Lettre au syndic
Autor: Marti, Claude
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-226867>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Lettre au Syndic

Paris, le 4 janvier 1949.

Cher papa,

Vendredi passé, nous flânions, le Buffet et moi, sur les grands boulevards quand un individu, visiblement nerveux, heurta violemment le Buffet.

— Eh bien, jeune homme, en voilà des manières ; vous avez de la chance que je ne sois pas un arbre, Car m'est avis que vous pourriez mettre votre épaule dans le plâtre après un coup pareil.

Le turbulent passant se retourna et répliqua vertement :

— Si vous étiez un arbre, vous seriez planté au bord du trottoir, non au milieu. Et puis, vous seriez muet : ça vous éviterait de dire des c...

Il ne prononça pas le dernier mot, car je venais d'éclater de rire en le reconnaissant. C'était le fils Bornand, de Cully. Tu te le rappelles certainement : un grand dégingandé, maigre comme un fouet, la tignasse rebelle, des yeux qui lui sortent de la tête au point qu'il est obligé de porter des lunettes pour les empêcher de tomber. Il a quitté Cully il y a quatre ans pour aller à Paris vivre la vie des poètes maudits, qu'il disait. Je me souviens d'un de ses poèmes qu'il nous avait lu à une réunion de Jeunes Paroissiens :

SOLITUDE

Il a pris la porte
sur son dos
il est sorti
à pas de bois
il a passé devant la boutique
du menuisier
debout
sur son pas de porte
la concierge a miaulé
le chat a tiré le cordon
il a dit merci
au chat

il est allé
à pied
aux Champs Elysées
il a posé
la porte
debout
sur le passage clouté
l'agent a arrêté
il a allumé
sa pipe
il a graissé le verrou
il a fermé la porte
à double tour.

Ça n'a pas la clarté de Vinet, mais sur le moment il s'était trouvé quelqu'un pour lui dire que c'était certainement très bien puisqu'il n'y comprenait rien.

C'était donc par ce jeune poète que Buffet venait d'être renversé. Chacun sait qu'on ne peut en vouloir aux poètes parce qu'ils sont irresponsables. Ils sont gouvernés, non comme nous par la raison, mais par une muse capricieuse qui les oblige parfois à se livrer aux pires excentricités. Buffet ne pouvait l'ignorer volontairement et continuer à déclamer à tous les Noëls « la grève des forgerons ». Il choisit donc de pardonner, sans toutefois s'empêcher de faire remarquer au jeune bohème que s'il avait l'esprit parisien, son coup d'épaule était, par contre, bien de chez nous.

Bornand sourit et, comme les poètes n'ont jamais rien à faire, nous l'emménâmes prendre l'apéritif.

A la première tournée on discuta pays, famille, travail et santé.

A la seconde, la conversation roula sur les spectacles, la mode et la qualité des apéritifs.

Tout en somme se serait très bien passé si Bornand n'avait jugé utile de payer lui aussi sa tournée.

On protesta bien un peu pour la forme, mais il faisait si chaud dans ce café !

C'est alors que l'on parla poésie. Bor-

nand nous posa une question en apparence inoffensive.

— Connaissez-vous la « lettrie » ?

— La laiterie ? Mais on ne connaît que ça, répondit Buffet un peu interloqué. Est-ce que par hasard vous seriez compromis dans une affaire de mouillage de lait ?

Le poète sourit.

— Il n'est pas question de laiterie, mais de... « lettrie » ou, si vous préférez, de lettrisme.

— Oh ! c'est autre chose alors ; nous, vous savez, les maladies coloniales !... on ne connaît guère que le paludisme.

— Mais ce n'est pas une maladie, protesta Bornand. C'est un langage poétique qui va bouleverser toute la poésie.

— Ah oui ! Et ça ressemble à quoi ?

— A rien, justement. Vous savez probablement que jusqu'à présent la poésie n'était faite que de mots. La grande idée de quelques poètes, dont je suis, consiste justement à supprimer les mots et à les remplacer par des lettres. C'est extraordinaire. C'est la plus grande révolution artistique depuis le béton armé. On n'entendra plus désormais cette phrase méprisante que les critiques prononcent depuis des siècles en lisant les chefs-d'œuvre poétiques : « Enfin, tout ça ce ne sont que des mots. »

La température montait. Le silence se fit dans le café. Tous les consommateurs écoutaient, avides d'en savoir davantage. Et, superbe, le verre à la main, Bornand, debout sur sa chaise, nous déclama son premier poème lettriste :

BONJOUR A LA LUNE

Crza tulla tulla
ba da boum
zizi zouzou apha
bzzz... bzzz...

oregone malagone pentagone
hop la
clapu blablabla
pst pst
boum boum boum
atchoum.

Et sur ce symbolique atchoum, le poète se laissa glisser sur sa chaise, sa longue chevelure balayant la table.

Buffet commanda un verre d'eau.

Ton fils affectionné : Justin.

p.c.c. : Claude Marti.

Revuettes d'autrefois

Aujourd'hui, les revues sont somptueuses, éblouissantes, spectaculaires avant tout. Autrefois, elles étaient chantantes, malicieuses. Voici une chanson tirée d'une revue de « chez nous » :

LES COCARDES

(Air : *La lettre du gabier.*)

Chaq' fois que mon homm' doit sortir,
A une fête ou à un tir,
Dans notre glace, il se regarde.
Il est toujours de bonne humeur
Quand il ajuste sur son cœur
Une cocarde.

Il en a de tout' les couleurs,
Cell' en soie ont de la valeur.
Avec un grand soin, il les garde
Il a l'air d'un tambour-major
Quand il met celle à franges d'or
De ses cocardes.

Et, quand il doit se dépêcher,
Que c'est moi qui dois la chercher
Et que je prenne, par mégarde,
Justement cell' qu'il ne faut pas,
Il dit : « Tu ne connais donc pas
Tout' mes cocardes ? »

Vous qui voulez vous marier,
Jeuness' il faudra étudier
(Ce sera votre sauvegarde !)
Le caractèr' de votr' mari,
Et puis, tous ses plats favoris
Et ses cocardes.

Vous seriez bien un peu baba
Quand vous verriez un vrai soldat
Sans un fusil monter la garde.
Mais, que diriez-vous d'un Vaudois
Qui croirait êtr' un homm' de poids
Sans un' cocarde ?

M. Matter.